

pour la cuisine
pour la pâtisserie

TIP remplace le BEURRE

IL EST AUSSI BON ET CÔTÉ BEAUCOUP MOINS CHER

Journal de Lille

DIRECTRICE: MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS

Nord et limitrophes.....	3 mois, 25.00 ;	6 mois, 40.00 ;	1 an, 75.00
Autres départements.....	» 25.00 ;	» 40.00 ;	» 75.00
Belgique.....	» 25.00 ;	» 40.00 ;	» 75.00
Union Postale; Tarif A.....	» 35.00 ;	» 70.00 ;	» 140.00
Tarif B.....	» 50.00 ;	» 100.00 ;	» 200.00

ANNONCES
REDACTION.....

BOURBAIX 63 et 71, Grande-Rue, Tél. 24 et 19.09. Inter. 4.
ROUBAIX 53, rue Carnot, Tél. 27.
LILLE 2, rue de Valenciennes, Tél. 57.07.
PARIS 15, boulevard des Capucines, Tél. Louvre 09.49.
CHEQUES POSTAUX : 87 LILLE

Les Grandes Marques Françaises

"PEUGEOT"
"PANHARD"

Tourisme et Véhicules Industriels

CONCESSIONNAIRE :
G VENANT

90 et 90 bis
— GROUPE RUX —
ROUBAIX

LE MARÉCHAL JOFFRE AGONISE

APRÈS AVOIR ÉTÉ DURANT SIX HEURES DANS LE COMA, IL A REPRIS CONNAISSANCE CONTRE TOUTE ATTENTE

L'ILLUSTRE SOLDAT AVAIT REÇU VENDREDI LES DERNIERS SACREMENTS

BILLET PARISIEN

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

PARIS, 29 DÉCEMBRE (MINUIT).

Le maréchal Joffre se meurt. Ce grand soldat, ce grand citoyen, qui fut aussi un grand honnête homme, est d'ores et déjà entré dans l'histoire. La France tout entière rend un vibrant hommage de gratitude et d'admiration. Elle unit dans un même sentiment de reconnaissance ces trois noms glorieux : Clemenceau, Foch et Joffre. Ces trois hommes ne symbolisent-ils pas à des titres divers l'admirable élan de notre peuple, qui sut faire face à son agresseur en mobilisant toutes ses énergies et toutes les qualités qu'il portait en lui? Ces qualités, nous les retrouvons en ces trois grands hommes où elles atteignent leur plus sublime expression.

Les mérites du maréchal Joffre ne se comptent pas. Mais on peut néanmoins souligner ceux qui le caractérisent le plus devant la postérité. On a dit que le maréchal Joffre était avant tout un tempérament et ce jugement sommaire est inexact. Ce qui est vrai, c'est que le vainqueur de la Marne ne croyait pas à l'efficacité des décisions hâtives. Il savait prendre le temps de la réflexion, même lorsque la situation militaire, évoluant avec rapidité, semblait imposer à ceux qui avaient la lourde responsabilité de la conduite de la guerre de faire à tout prix « quelque chose ».

Certains ont pu s'étonner que dans les moments les plus troubles l'illustre soldat savait conserver un calme imperturbable, pouvait manger, dormir à des heures irrégulières, ne pas montrer le moindre symptôme de nervosité. Ce merveilleux sang-froid est tout à l'éloge du maréchal Joffre. On cite à ce propos l'anecdote suivante : Quelques temps avant l'offensive allemande sur Verdun et alors qu'on commençait déjà les préparatifs et les intentions de l'ennemi, le général Joffre dinait avec l'ambassadeur d'Angleterre. Celui-ci voulait connaître de la bouche même du généralissime une opinion avisée sur les chances que les Alliés avaient de résister à l'irruption des hordes germaniques. Joffre se borna à parler de choses et d'autres, gardant sa haute humeur et une extrême maîtrise. « Vous avez une assurance quelconque, cette attitude conviendrait à l'ambassadeur que le sort de nos armées est en bonnes mains ».

Citons pour terminer un autre trait. A un jeune officier qui venait lui apporter un message qu'il déclarait extrêmement urgent, le maréchal Joffre dit à brûle-pourpoint : « Jeune homme, il n'y a jamais rien d'extrêmement urgent ». Un mot pareil était de notre race. Lorsqu'on contemple une pareille figure, on peut être fier d'être Français.



LE MARÉCHAL ET M^{me} JOFFRE A BORD DU PAQUEBOT QUI LES MENA IL Y A QUELQUES ANNÉES, AUX ÉTATS-UNIS

Paris, 29 décembre. — A 7 heures ce matin, le maréchal Joffre était dans un état de faiblesse extrême.

Il avait passé une nuit plutôt calme, entrecoupée de sursauts suivis d'accablants. Il conservait toute sa lucidité d'esprit.

La mort du maréchal

n'est plus qu'une question d'heures

Le professeur Leriche, qui était venu de bonne heure ce matin, relater le docteur Fontaine, au chevet du maréchal Joffre, a fait en quittant la clinique la brève déclaration suivante :

« Le maréchal a passé relativement une bonne nuit. Le cœur tient admirablement. Toutefois ce n'est plus maintenant une question de jour, mais une question d'heures. Combien ? Je ne pense pas que nous ayons à redouter une défaillance fatale avant 10 h. 30 à 11 heures ce matin, mais de toute façon je n'ai pas beaucoup d'espoir que le maréchal puisse résister jusqu'à demain. »

Le maréchal est soigné avec un admirable mouvement par le professeur Leriche qui, pendant dix jours, n'a quitté l'illustre malade que pendant vingt-quatre heures, le temps d'aller effectuer une opération à Strasbourg. Ce matin, le professeur et le docteur Fontaine, qui veillaient, ont en un moment d'alarme à l'aube. Une crispation de la face révélait un commencement de paralysie, a pu être enrayée grâce à des soins énergiques. Les médecins sont surpris par l'extrême

vitalité du malade dont la résistance touche néanmoins à sa fin.

A 15 heures, le général Isaly, chef d'état-major du maréchal Joffre, a déclaré que le maréchal s'éteignait petit à petit.

A 15 h. 15, on communique le bulletin de santé suivant : « Etat grave ; faiblesse extrême. »

Le défilé des visiteurs

A partir de huit heures, le défilé a repris incessant dans les salons de la clinique. Un des premiers visiteurs, M. Millerand, ancien président de la République, déclare à sa sortie : « Il faut maintenant s'en rapporter à l'opinion des médecins. Il n'y a malheureusement aucun espoir. »

Ensuite arrivent les généraux Raguenau, Niessel, Targe, président M. Millot, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, député-maire de Valenciennes, et M. Auguste Brunet, sous-secrétaire d'Etat aux Colonies.

M. Barthou, ministre de la Guerre, est arrivé à 9 heures. Par mesure spéciale et en raison de la grande amitié qui le lie au maréchal Joffre, il a été introduit seul dans la petite chambre blanche où l'illustre malade, ayant à son chevet les docteurs Fontaine et Boulin, reste lucide et lutte désespérément contre le mal. A 10 h. 15, M. Barthou est encore dans la chambre du maréchal. M. Paul Painlevé, ministre de l'Air, et M. Marchand, sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, sont arrivés ensemble et n'ont pu s'entretenir que quelques instants avec M^{me} la maréchale Joffre.

M. Barthou quitte la clinique, accompagné du professeur J.-L. Faure.

« Que voulez-vous, déclare-t-il, je ne peux pas vous dire que cela va bien. Je suis resté à 10 heures avec le maréchal qui est veillé par la maréchale et par sa fille. J'ai bien trouvé un mot très bon, mais je n'ai pas pu m'entretenir avec lui, et est depuis ce matin dans un état de torpeur. »

M. Quinonès de Léon, ambassadeur d'Espagne, M. Henry Paté, sont également venus prendre des nouvelles du glorieux soldat.

« Le maréchal, nous a dit le député de la Seine, ne souffre pas et ne se rend pas compte de la gravité de son état. Il a reconnu tout au début de la maladie un oiseau qui se tenait devant la porte de la maison de santé du général, auquel il a dit : « La nuit a été assez bonne », puis il a perdu connaissance. »

A midi, le nombre des personnalités qui viennent à la clinique est toujours aussi grand. On remarque, notamment : M^{me} Leygues ; M^{me} Danan, femme du ministre de Suisse en France ; le général Taufflieb ; M. Duquesne, député du Sénégal ; Claude Farrière, président de l'Association des vétérans combattants ; le docteur Charcot ; Marcel Péron, de l'Académie française ; Daniel Doumic, ministre de la Marine marchande ; René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Loucheur ; le général Vanquez Dobo, ministre de Colombie.

Vers la fin de l'après-midi, M. Steeg, président du Conseil, est venu s'inscrire à la clinique des Frères Saint-Jean de Dieu, ainsi que M^{me} la maréchale Joffre.

M. Marinot, ancien ministre, a été introduit à 16 h. 35 auprès du maréchal Joffre. Interrogé à sa sortie de la maison de santé, il a déclaré aux journalistes présents :

« J'ai pu voir le maréchal qui sommeillait. L'illustre malade s'éteint doucement. »

L'illustre malade entre dans le coma

A 17 h. 30, on communique le bulletin suivant sur l'état de santé du maréchal Joffre : « Le malade vient d'entrer dans le coma ». Signé : Professeur Leriche ; docteur Boulin.

Le général Pau, malgré son grand âge, a tenu à se rendre au chevet de son ancien disciple. Il a été aussitôt introduit auprès du maréchal. Il est sorti un quart d'heure plus tard.

A 18 heures, M. Barthou, ministre de la Guerre, est arrivé rue Oudinot, suivi à quelques minutes du maréchal Pétain, vice-président du Conseil supérieur de la Guerre.

« C'est une visite officielle, dit M. Barthou aux journalistes, que je viens de faire, chargé par le Conseil de Cabinet auquel je vais rendre compte de ma mission. Il n'y a plus d'espoir. »

A 19 heures, le colonel Fabry qui est resté très longtemps dans une chambre voisine de celle où repose le maréchal, quitte la maison de santé.

« Le maréchal s'affaiblit toujours de plus en plus. »



M^{me} POINCARÉ QUITTANT LA CLINIQUE OÙ ELLE EST ALLÉE PRENDRE DES NOUVELLES DU MARÉCHAL (W.V.F.)



AUX FÊTES DE STRASBOURG EN 1919
De gauche à droite : LES MARÉCHAUX JOFFRE ET FOCH, LE GÉNÉRAL WEYGAND, LES MARÉCHAUX DOUGLAS HAIG ET PERSHING.

en plus, déclare-t-il, pourtant faisant preuve d'une grande vitalité, il semble reprendre connaissance par instants. Hélas ! ce n'est plus qu'une question d'heures.

La nouvelle de l'aggravation de l'état de santé du maréchal Joffre s'est répandue rapidement dans la foule, de plus en plus dense, qui attend devant la porte de la maison de santé des Frères Saint-Jean de Dieu. La consternation se lit sur tous les visages.

L'agonie du grand soldat

Vers 21 h., l'agonie du maréchal Joffre se prolonge très lent.

Aux alentours du lit du grand soldat se trouvent seuls les membres de sa famille et les médecins qui s'apprêtent à recevoir le cadavre soufflé.

Dans la clinique tout est maintenant calme. Rue Oudinot quelques curieux stationnent encore en silence, tandis que des officiers de l'état-major du maréchal, en viont reprendre la faction auprès de leur chef.

Une heure plus tard on communique le bulletin suivant :

« Le malade toujours dans le coma présente de nombreuses pauses respiratoires. Le cœur reste encore. »

Vers 22 h. 30, un officier de l'état-major du maréchal Joffre sort de la clinique et déclare à la presse :

« Le maréchal vient d'absorber un demi-verre d'eau. Il a perdu cet air endolori qui l'avait encore il y a une heure. Il semble dormir et les médecins croient qu'il se pourrait qu'il passât la nuit. »

Le maréchal reprend connaissance

Un peu après 23 h., comme le colonel Fabry se rend près du maréchal, le général Isaly, chef du cabinet du maréchal et le colonel Desnozes, de son état-major, quittent la clinique de la rue Oudinot.

Aux questions que leur posent les membres de la presse, ils répondent avec émotion :

« Que vous dire, messieurs ! Le maréchal lutte encore contre la mort. Le professeur Leriche, le docteur Boulin et le docteur Fontaine qui, admirables de dévouement, ne le lâchent pas, sont étonnés par la prodigieuse vitalité de leur malade. Son cœur admirablement bon. Le maréchal absorbe de temps à temps une gorgée d'eau minérale mais il ne tarde pas à retomber dans un torpeur. Il est possible cependant qu'il vive encore jusqu'à demain soir. »

« Les médecins, sans être affirmatifs, croient possible la prolongation de l'agonie du vainqueur de la Marne. Ce sera la troisième nuit durant laquelle le grand chef lit sera le nul et dernier combat. »

A 23 h. 30, on communique le bulletin suivant :

« Contre toute attente, le malade est sorti du coma, a prononcé quelques paroles et s'alimente en pleine connaissance. La situation s'est cependant toujours aussi grave. »

A minuit 30, le professeur Leriche et le docteur Boulin quittent la clinique et déclarent :

« Si invraisemblable que cela paraisse, il est probable que le maréchal passera la nuit. Nous ne reviendrons que demain matin vers 6 ou 7 heures. »

Les témoignages de sympathie

Les conseillers municipaux de Louveciennes se sont réunis pour former des vœux ardents pour le rétablissement de leur illustre administré, le maréchal Joffre, et ont prié le maire de se faire leur interprète et celui de la population auprès de la maréchale.

Le roi d'Espagne a envoyé à la famille du maréchal Joffre une télégramme dans lequel il souhaite la prompte guérison de l'illustre malade.

En même temps, il a prié l'ambassadeur d'Espagne à Paris, M. Quinonès de Léon, de s'adresser personnellement et de le tenir au courant du développement de la maladie.

Le malade avait reçu vendredi les derniers sacrements

Mgr Maglione, nonce du Pape, est arrivé à 10 h. 15. Il est resté quelques instants plus tard en déclarant aux journalistes que le maréchal supporte ses souffrances avec beaucoup de courage, ajoutant que le maréchal avait reçu les derniers sacrements vendredi, alors qu'il se trouvait subitement plus mal.

Depuis le mois de juin le maréchal avait abandonné ses occupations

C'est au mois de juin dernier que le maréchal Joffre vint pour la dernière fois à l'Ecole militaire, où est installé son état-major.

On l'y voyait auparavant chaque semaine deux ou trois fois, puis à la fin de ses vacances, il descendait de sa limousine grenat, montait d'un pas difficile, en s'appuyant sur le bras de l'un de nous, le majestueux escalier d'honneur, disait en passant un cordial bonjour au planton.

Il lui fallait pour pénétrer dans son bureau, installé dans le salon des maréchaux, traverser deux autres pièces où se tenaient ses officiers d'ordonnance, le capitaine de Saint-Sernin, et son chef d'état-major, le colonel Douzes, professeur à l'Ecole supérieure de guerre. Il s'arrêtait un instant, s'informait de leurs travaux, pénétrait ensuite dans son cabinet de travail, une vaste pièce qui s'apparente aux salons de Versailles par le faste de sa décoration et qu'éclairaient deux hautes fenêtres donnant sur le Champ de Mars.

Le maréchal avait fait apporter dans cette pièce une vaste table, plus commode pour travailler que la table Louis XV qui se trouvait primitivement là.

Comme il était très frêle, le maréchal, pour chauffer cette grande pièce, avait fait installer un poêle. Il utilisait aussi un radiateur électrique contre lequel il tenait ses jambes.

Les derniers mois où nous le vîmes, il restait plusieurs heures dans son cabinet à compiler des rapports et des dossiers, s'informant des travaux du Conseil supérieur de la guerre et étudiant surtout un bon aménagement du service d'un an.

Quant le maréchal nous quitta, en juin, nous fîmes tous surpris de ce que son aménagement et la façon dont il couvrait les capots révélait de souffrance cachée.

Le maréchal avait installé son bureau à l'Ecole militaire en 1916. Personne, depuis cette époque, ne l'a jamais entendu proférer une plainte.

L'ordre du jour de la bataille de la Marne

Soldat moderne et scientifique, Joffre possédait un sens aigu de la pratique. Il comprenait le simple soldat et savait ce qu'on peut en attendre et comment l'exalter, quand il le faut, par les mots les plus simples arrivant au moment propice.

Nous n'avons oublié son ordre du jour de la bataille de la Marne :

« Au moment où s'engage une bataille décide du salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière ; tous les efforts doivent être employés à arrêter et refouler l'ennemi. »

« Une troupe qui ne peut plus avancer devant, coûte que coûte, garde le terrain conquis et se fait tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée. »

On allait au devoir, sans métaphore.

La magnifique victoire de la Marne n'a pas de précédents dans l'histoire militaire. Jamais rétablissement stratégique d'une telle ampleur n'a été exécuté avec autant d'ensemble par des masses aussi formidables.

Joffre avait foi en la victoire. Victorieuse, la France était sauvée. Vaincue sur la Marne, elle ne pouvait continuer la lutte. Quelques jours plus tard, les Allemands eussent été à Paris et la guerre eût été finie.

(Lire la suite page 2.)

Nous publierons aujourd'hui en nos bureaux, au fur et à mesure de leur réception, les bulletins de santé du maréchal Joffre.

ON CRAINT DE NOUVEAUX ÉBOULEMENTS À ALGER

Alger, 29 décembre. — Les travaux de déblaiement de la catastrophe de Belcourt se sont poursuivis durant toute la journée, mais lentement. En effet, les pompiers et la troupe sont obligés de prendre de sérieuses précautions, car on craint de nouveaux éboulements.

Un chauffeur de taxi lillois est victime d'une agression

IL EST ABANDONNÉ LIGOTÉ PAR SES TROIS CLIENTS DANS UN CHAMP, A DEULEMONT

Un acte de banditisme a été commis lundi soir à Deulemont. Trois individus qui se faisaient conduire en taxi ont dévalisé le chauffeur qu'ils ont ensuite ligoté et abandonné au bord de la route. Voici dans quelles circonstances cette lâche agression s'est produite :

Un chauffeur de taxi lillois, M. Louis Josse, 54 ans, domicilié rue des Montagnes, se trouvait au stationnement de la place de la Gare, dimanche, à 18 h. 40. Un individu s'approcha du conducteur et lui demanda s'il pouvait le conduire à Quesnoy-sur-Deûle. L'homme, coiffé d'une casquette, paraissait correctement vêtu et n'avait aucune allure suspecte. M. Josse se mit au volant et son client, installé à l'intérieur, lui demanda de prendre deux autres qui l'attendaient à l'angle de la rue des Buissons.

A Quesnoy, puis à Comines

Le trajet s'effectua rapidement et deux des clients de M. Josse pénétrèrent dans un estaminet à Quesnoy-sur-Deûle. Quelque temps après, le chauffeur entra à son tour, avec le troisième client, dans le café, où ils prirent une consommation.

Les voyageurs décidèrent alors de continuer le voyage jusqu'à Comines. Arrivés sur le territoire de cette commune, les deux individus descendirent un instant, s'éloignèrent, puis revinrent un instant qu'ils n'avaient pas trouvé celui qu'ils devaient rencontrer.

« Reconnaissez-nous à Lille »

Les voyageurs dirent alors à M. Josse : « Reconnaissez-nous à Lille ». Le chauffeur tourna son véhicule des reparis à bonne allure vers Deulemont. Déjà, on apercevait les premières lumières de la localité, quand l'un des deux voyageurs qui se trouvaient assis à l'intérieur de l'auto, exprima le désir de s'arrêter pour satisfaire un besoin naturel.

L'agression

Sans méfiance, M. Josse serra ses freins. A peine l'auto avait-elle stoppé que le client ouvrit la porte arrière. M. Josse tourna légèrement la tête, mais une voix impérieuse lui enjoignit brusquement de descendre et d'aller à l'intérieur de l'auto. Le chauffeur, se retournant, aperçut alors son voisin brandissant un revolver qu'il venait de sortir de sa poche.

M. Josse se rendit compte immédiatement que toute résistance était inutile et dangereuse. Il obéit et fut reçu par les deux autres malfaiteurs qui, eus, en un tourmain, ligotèrent le chauffeur avec des cordons de laine et le laissèrent étendu sur le sol.

Le chauffeur est ligoté puis bâillonné et abandonné sur la route

Avant complètement dévalisé le chauffeur, les deux individus, qui le maintenaient solidement, entreprirent de le ligoter et, lui ayant entravé les jambes et serré les poignets, ils lui placèrent sur la bouche un mouchoir, dont ils nouèrent les extrémités derrière le cou de la victime, non sans l'avoir malmené.

Pour avoir les mouvements plus libres, l'un des individus s'était débarrassé de son bracelet qui servit, un moment, à dissimuler le chauffeur. Peut-être les bandits craignaient-ils qu'un eyeliste ou un passant, croisé dans la nuit, aperçût la victime de ce lâche attentat ?

Pendant ce temps, l'homme au revolver avait pris la place du chauffeur et avait repris en marche l'auto dont, naturellement, M. Josse n'avait pas arrêté le moteur.

Une fois passé le pont de la Deûle, l'auto se dirigea vers Deulemont, près du poste frontière du Pont-Rouge. Avant qu'ils ne puissent passer ce coin dangereux, les bandits firent demi-tour.

L'un des malfaiteurs demanda à son complice, qui pilotait le taxi, de stopper, et les trois hommes, s'entraînant du chauffeur ligoté, le déposèrent brutalement au plutôt le jetèrent sur le bas-côté de la route, entre Comines et le lieu dit « Sainte-Marguerite », à proximité de la briqueterie Delcourt et de la ferme Robart. Bien qu'un peu étourdi par le choc, M. Josse entendit ses agresseurs remonter dans son taxi, et le véhicule disparut dans la nuit.

Le retour du chauffeur à Lille

Aussitôt, M. Josse se débattit énergiquement et parvint, après de longs efforts, à desserrer l'entrave qu'il avait aux jambes. Il se releva difficilement et partit vers l'estaminet Gaglière où il recruta les premiers secours. Il était 20 h. 30.

Entre temps les gendarmes E. Huyghe et Pierre Caron de la brigade de Quesnoy-sur-Deûle, prévenus, se rendirent sur les lieux pour commencer leur enquête. Ensuite le pauvre chauffeur se sentant un peu remis se ses fonctions téléphonera à l'un de ses collègues M. Dugé, en stationnement place

de la Gare à Lille. Celui-ci prévint deux autres chauffeurs, MM. Leriche et Deransy, qui décidèrent de partir dans l'auto de M. Dugé, à la recherche de leur camarade.

Les gendarmes de Quesnoy se mirent aussitôt en route, tandis que, par téléphone, on avertissait la deuxième brigade de police mobile, M. Drotton, sous-chef de brigade, remplaçant M. Ucciani, et aussitôt des motards téléphonèrent le signalement de l'auto et des bandits aux postes frontières et aux brigades de gendarmerie.

Le taxi est retrouvé

Cependant, les individus avaient poursuivi leur route avec le taxi — une conduite intérieure spacieuse, peinte en vert foncé, portant une bande ivroise sous les glaces latérales et immatriculée sous le N° 4446 M B 2.

Au petit jour on apprenait que la voiture avait été trouvée à la sortie de Comines, face à l'Energie électrique du Nord de la France sur la route de Werrieg-Sud.

A l'intérieur on retrouva le pardessus de l'un des bandits, un mouchoir portant le numéro 172, et une sorte de canne en fer de 22 millimètres de section, pouvant constituer une arme terrible.

Le chauffeur, à qui les malfaiteurs avaient également dérobé son trench-coat et les vêtements qu'il gardait habituellement dans son taxi, avait rapidement un cordial et, après avoir fait à ses trois amis le récit de sa mésaventure, il fut ramené à Lille dans son propre véhicule, qu'escortait le taxi de M. Dugé. Le petit groupe regagna Lille vers 4 heures, lundi matin.

M. Josse, averti de l'agression dont son mari avait été victime, fut très heureuse de le voir rentrer indemne, et l'on n'excepte quelques contusions sans gravité et qu'il n'auroit aucune suite.

Les bandits auraient fui en Belgique

Dans la matinée, la gendarmerie de Quesnoy-sur-Deûle apprit que trois individus, répondant au signalement donné par le chauffeur : 20 à 25 ans, imberbes, taille moyenne, deux individus en vêtements de travail assez malpropres, avaient bien été aperçus, en compagnie d'un autre jeune homme, par un douanier du poste de Werrieg, et avaient traversé la frontière dans la soirée.

On croit que les trois malfaiteurs seraient des ouvriers flamands, car M. Josse les entendit parler dans cette langue à leur arrivée à Comines.

Un témoin prétend avoir vu trois hommes se diriger vers Lille

Aux dernières nouvelles, nous avons appris que lundi soir vers 17 h. 30, M. Emile Bourgeois, 26 ans, domicilié café de la Marine, à Quesnoy-sur-Deûle, vit le retour de son travail, s'est précipité à la gendarmerie de Quesnoy pour attester que le matin vers 5 heures, partant pour son travail, il avait aperçu trois individus se dirigeant vers la route de L.1.c. qui s'étaient brusquement cachés à son passage.

Etaient-ce les bandits, qui revenaient vers Lille ?

A LA MÉMOIRE DE CLEMENCEAU



LE MONUMENT DU SCULPTEUR COGNÉ, qui la Ville de Paris va élever à la mémoire du grand homme d'Etat. On sait que les familles de Clemenceau avaient voulu que la sculpture du monument fut confiée à Sicard, qui fut l'ami du « Père la Victoire ».

Un mineur tchécoslovaque tue sa femme et ses deux enfants et se suicide, à Billy-Montigny

La cité minière de Billy-Montigny vient d'être le théâtre d'un drame épouvantable, qui dépasse en horreur tous ceux qui jusqu'ici ont pu bouleverser la laborieuse population de cette localité.

Il ne s'agit plus cette fois, comme il y a quelques jours, d'une banale tentative criminelle mais d'une terrible tragédie, œuvre d'un dément que la misère a fait assassin et au bilan de laquelle on trouve l'ancêtrement complet d'une famille.

Un modeste intérieur

A l'extrême limite du territoire de Billy-Montigny, à deux pas de celui de Méroucourt, se trouve la cité Pierrard, propriété de la Cie des Mines de Courrières qui l'a fait cons-

truire pour son personnel ouvrier. Elle groupe une grande quantité de maisonnettes que des mineurs habitent moyennant un très modeste loyer. Ces habitations sont toutes de même type. Elles comprennent quatre pièces : deux au rez